

Petite chronique littéraire

Autor(en): **Steullet, Anne-Marie / Junod, Roger-Louis / Wicht, Philippe**

Objekttyp: **BookReview**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **100 (1997)**

PDF erstellt am: **28.04.2024**

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Petite chronique littéraire

par Anne-Marie Steullet, Roger-Louis Junod
et Philippe Wicht

« REQUIEM POUR LA JOCONDE »

par Bernadette Richard

Cette fois-ci, elle doit avoir bouclé la boucle, Bernadette Richard. Celle de l'enfance volée, celle d'une jeunesse avortée. Comme l'écrit Marthe Robert : « Un romancier est fondamentalement un enfant trouvé qui recommence sans fin son origine ». Il nous souvient de *Quelque part une femme* (1983), et de *La Femme déserte* (1985), les premiers livres de notre auteur qui, volubile, jetait avec rage sur le papier son enfance bousillée *. Voici qu'avec son dernier roman *Requiem pour La Joconde* Bernadette Richard sort du tunnel. Quoique. Peut-être que par un même geste elle règle son compte à l'art tout en vidant un litige avec sa mère...

A la maison, la petite fille puis l'adolescente est entourée, étouffée par le portrait de Mona Lisa, peint par Léonard de Vinci, dont s'est entichée sa mère depuis le départ de son mari. Les murs de l'appartement sont tapissés de reproductions. Ne comptait dans la vie de cette femme malade que la Mona Lisa... qui eut curieusement rendez-vous avec la mort de l'hypocondriaque maman. Le jour de son décès, on annonce qu'une bombe a anéanti La Joconde et tué six personnes. Le tableau, le vrai, était exposé au Palazzo Rosso de Gênes, prêté par le Louvre. Un crime. Le monde est à l'envers. Pour la fille de la jocondomaniacque, l'événement est au contraire providentiel. Délivrée de cette vedette, elle sera. C'est le grand battage médiatique, on ne parle que de la destruction du chef-d'œuvre et, comme pour faire diversion, on lance la rumeur qu'à Dresde une autre Joconde est l'original. Enquête, expertises, etc.

Chez la défunte mère, on pleure, toute famille rameutée. Sauf la fille qui décide : demain, je passe au blanc. Alors qu'on participe aux funérailles entre gens de bonne compagnie, l'héroïne s'en va passer à la dispersion blanche tous les murs de l'appartement maternel. Tenue par une énergie haineuse, elle recouvre dans la foulée toutes les images de La Joconde, sept jours durant. Elle emmure sous les couches de blanc des années de malheur. Elle efface le passé. Cela se sait. On fait de « l'artiste » une créatrice conceptuelle, l'adjoint au croque-mort s'en mêle,

* Entre-temps paraissent des œuvres plus abouties. Citons : *Le Pays qui n'existe pas* (1990), *Du Sang à la une* (1991), *Brefs regards pour lecteur pressé* (1992), *Le Quêteur de vent* (1994), *Sur les eaux du lac, à l'est* (1996).

joue les intermédiaires et l'amant grotesque en sus, la fille est soupçonnée d'avoir posé la bombe à Gênes, on l'enferme. Chut ! Ne disons pas tout. Il faut lire ce magnifique roman, construit à la perfection et écrit dans une langue incisive, mesurée, ironique, féroce, langue dont le ton est admirablement adapté au fond. (ams)

Ed. Vent d'Ouest, Hull, Québec, 1996 (122 pages) Distribution : Librairie La Méridienne, La Chaux-de-Fonds.

« LE LIEU DU TOURNOI » par Yvette Wagner

Le récent roman que signe Yvette Wagner s'intitule *Le Lieu du Tournoi* et se déroule dans le Vallon où coule la Suze. Les faits sont précis. Là a vécu Michel Bakounine, son influence considérable sur les ouvriers est évoquée. Nous sommes au début de ce siècle, dans l'immédiat après-guerre (1914-1918), la population vit en grande partie de l'horlogerie. L'auteur décrit le travail, les instruments et les outils qui servent à la fabrication des montres. Dans ce contexte laborieux et parfois revendicatif, voici l'orphelin Paul. Sa mère est morte de la grippe espagnole en 1918. Une tante s'occupe de l'enfant, mais elle l'abandonnera bientôt pour vivre sa vie de femme émancipée. Dans la grande maison – un institut qui reçoit des enfants – la cuisinière Eulalie prendra le gamin sous sa protection. Il en a bien besoin car la seconde épouse du père le rabroue, triche, le déteste. Une belle figure, Lalie ! Il y a le domestique libertaire, une sorte de maître à penser celui-là, que la cuisinière n'aime pas trop. Voyez qu'il instille ses drôles d'idées, ses mots ordinaires et ses manières d'ours mal léché à Paul ? Pourtant, l'homme attire l'enfant, tout comme la jeune Anglaise qui passe des vacances à la cure... Un brin d'exotisme en plein Vallon !

Ce lieu du tournoi, c'est la vie. Qui emportera la palme ? Description des mœurs de l'époque, ambiance un rien feutrée où se jouent les bons et les mauvais tours, fresque campagnarde du début de siècle, le tout magnifiquement campé, finement observé, dosé avec tact entre larmes et rires, entre tendresse et dureté... La palme est pour Yvette Wagner. Elle tient une bonne histoire, elle la traite avec respect, elle a un style : tout est dit, ramassé, sur un bon rythme. Avec en sus comme une lointaine nostalgie du pays des manufactures, un pays de rites, de savoir-faire, d'aisance cachée, d'ouvriers qui pensent et rouspètent. La romancière respire avec ses gens qui vont et viennent, aiment et souffrent. Elle nous livre cette définition : « (...) l'amour, c'est avant tout ce désir simple,

profond et féroce parfois, de vouloir à tout prix s'inscrire dans le destin de l'autre. » (p. 148).

Son TOURNOI est là-dedans. On le lit, chère Lalie, sans s'interrompre. (ams)

Ed. de l'Aire, 1996 (173 pages).

« LES FOURMIS DE LA GARE DE BERNE » par Bernard Comment

Dans la collection Minizoé à Carouge, Bernard Comment publie *Les fourmis de la gare de Berne*, petit volume qui se glisse comme un bonheur dans votre poche. Résumons. Un clochard a pris ses quartiers dans les souterrains de la gare de la capitale. Le bonhomme a tout loisir d'observer les allées et venues autour de lui. Il voit des fonctionnaires, les fourmis, rejoignant jour après jour quelque emploi. Notre homme fait la manche et reçoit une fois deux billets de 1000 francs suisses – la plus grosse coupure du monde ! Or « quand on possède quelque chose, on commence à avoir peur » dit l'homme de la cloche. Il désire donc convertir ses billets, personne n'en veut, il les jette après les avoir photocopiés. Au gré de ses fréquentations des guichets, le clochard fait connaissance avec « le quadrillage de la place (ndlr. : du Palais Fédéral) par l'argent, à gauche la Banque Nationale Suisse, en face la Berner Kantonalbank, puis la Société de Banque Suisse dans un angle, et sur le quatrième côté, le Crédit Suisse et la Spar und Leihkasse in Bern ».

Mais toute l'affaire va dépasser en portée ces deux billets. Voilà que notre homme remarque le barbu Auguste Forel qui orne les coupures, puis les fourmis qui décorent le verso. Le clochard est curieux, il se renseigne sur Forel et découvre un drôle de personnage qui en appelait à l'eugénisme afin d'obtenir « une sélection stricte pour l'amélioration de la race ». Et d'autres choses du même acabit. N'insistons pas sur l'humour et la liberté du ton, sur l'invention et une intrigue amoureuse qui finit sur le quai... Il faut lire ces fourmis, symboles du Suisse économe et sujet d'étude de l'Auguste pas si auguste que ça. (ams)

Ed. Zoé, 1996 (46 pages).

« KIOSQUE À CHIMÈRES » par Ferenc Rákóczy

En page quatre de la couverture de ce nouveau recueil de poèmes, on lit : « D'origine suisse par sa mère, hongroise par son père, Ferenc Rákóczy est né à Bâle en 1967. Il a grandi dans le Jura. Il vient de terminer des études de médecine à Berne. »

Et puis on dévore une à une des pages de pur bonheur. Quelle limpidité. Voici un poète qui renoue avec un style classique. C'est comme une politesse qu'il fait à la langue et au lecteur. Foin des formes absconses et grandiloquentes bourrées de sous-entendus qui vous laissent sourds ! La fraîcheur, vous dis-je, la fraîcheur d'un printemps revenu en littérature et avec ça, en sus, chaque texte a du sens. Enfin, soulignons la générosité de l'auteur qui prête son regard au monde au lieu d'examiner comme tant d'autres un ego abyssal et forcément ténébreux. Cela fait rêver, chanter, jubiler. Par la magie des mots, Ferenc Rákóczy révèle des trésors de beauté et de sensibilité. Il est proche de la nature, de la naissance de l'univers, des commencements nimbés de rosée.

Il aurait pu dédier aux Jurassiens les vers qui suivent écrits « pour Zsolt le prunellier enténébré, Intendant des cucurbites » et intitulé *Les Alchimistes*.

*Réchauffant en leurs alambics
Une masse d'alcools plus lumineuse
Ils ont fait sourdre à l'hypogée
Des amitiés en déshérence.*

*Ils ont arpenté les pâturages
De la margelle au ruisseau
Pour explorer la pulpe languide
De la poire œuf et du coing pruiné.*

*Alors, je quémande un temps de sérénité
Pour l'alisier divisible dans le remblai
Près de la daraise, et un lopin de bonheur
Pour l'abeille au cœur des frimas.*

Ce *Kiosque à Chimères* réunit en sa devanture des gerbes de fleurs qu'aucun hiver ne fanera. (ams)

Ed. L'Age d'Homme, 1996 (95 pages).

« LE PARLER JURASSIEN ET SUISSE ROMAND »

par Pierre Henry

Aux deux ouvrages intitulés *Le parler jurassien – L'amour des mots* vient s'ajouter aujourd'hui un troisième tome *Le parler jurassien et suisse romand*. Ainsi l'auteur élargit l'horizon. Nous retrouvons les billets hebdomadaires de Pierre Henry, qui paraissent dans le *Quotidien Jurassien*, billets teintés d'humour, consacrés à nos mots anciens. Rappelons le but de l'auteur : « Sauver de l'oubli les mots régionaux qui sont l'âme d'un peuple. Ces mots qui, fatalement, seront nivelés par la télévision et la radio, et que l'on peut situer entre le patois et le français standard. » Pierre Henry « n'accuse » pas la presse car il dit trouver un grand nombre des mots qu'il analyse dans les journaux régionaux – source de régionalismes et de romandismes. Nous sommes étonnés de lire ponctuellement telle chronique ? C'est donc que le parler est riche. Tout comme le livre qui vient de paraître, très bien présenté, facile à consulter, doté d'un index « qui constitue à lui seul un petit lexique du parler suisse romand. »

Pierre Henry a sa méthode de travail. Au sujet d'un mot, il fera cent démarches : quelle est sa part de patois, d'allemand ou de latin, son usage dans les cantons romands, en Franche-Comté et ailleurs, tout en ayant en point de mire le français standard. Les références qu'il nous donne attestent du sérieux et de la rigueur des recherches.

Il y a le style enfin. Ni guindé ni relâché. Au fil d'anecdotes plutôt gaies, l'auteur emmène son lecteur par des détours de mots qui tombent là, au milieu de leur famille ou en voisins, espiègles et savoureux. Tentons de construire une phrase à partir de ces mots-souvenirs : « Cette gâ-gui n'est pas une gaiysse, disons qu'elle se réduit à minuit sans pètlér ni meuler. Elle toraille, c'est vrai, avec ce mal gaupé de minçolet qui n'a pas de djè, un gâtion plein de beugnes, tout cabossé, comme tombé d'un chemelet... »

Ce parler jurassien et suisse romand n'est-il pas divertissant ? Essayer pour 'oir... (ams)

Ed. D + P Le Quotidien Jurassien, 1996 (269 pages).

« INTERLUDES »

par André Imer

Interludes d'André Imer est un recueil de courts poèmes illustrés par Jean-Claude Kunz. L'auteur divise son « Petit canzonière » en quatre

mouvements que suivent les postludes et plusieurs textes en allemand. Il chante la chronique d'une passion.

Le Neuvevillois André Imer, juge au Tribunal fédéral avant son actuelle retraite, a toujours écrit – en français ou en allemand. Son œuvre est essentiellement poétique, en vers et en prose. L'ouvrage paru en automne 1996, imprimé sur un chaleureux papier sable est habillé d'une couverture cartonnée noire : c'est la classe. Voyons le contenu. Consacrés à l'amour, des textes brefs, pleins de désir et d'absence, brûlent d'un feu vif que fouette le vent sauvage de la passion. Puis vient quelque désenchantement résumé dans *Dériliction* :

*Sans feu ni lieu
ni femme ni ami
je traîne la savate
dans les ruelles sans nom
jusqu'à ce que mort s'ensuive*

Ou dans ce rêve évanoui :

*Mourir de se mourir en toi
Etrange désir
dont il ne reste plus
qu'une silhouette de femme
quelque part dans la nuit*

Mais tout renaîtra. Lisez ce « Pied de nez carnavalesque » :

*Odeur âcre du buis -
le ciel est bleu comme jadis
Dans la cité en fête
les cliques et les masques
font bruyamment la nique
aux dépouilles de l'hiver*

On se laisse prendre à la musique des mille fêtes et défaites, des songes où s'allume une antique nostalgie. Nous nous tairons charitablement au sujet des illustrations de peur d'en dire trop de mal. (ams)

Ed. de la Tour de Rive, La Neuveville, 1996 (env. 76 pages).

« DU FOND DU REGARD »

par Raymond Tschumi

Cette « autobiographie spirituelle » couronne et en quelque sorte explique une œuvre, tour à tour poétique et philosophique, riche de quelque vingt titres, dont *La Crise culturelle* et *La Recherche du sens*, titres explicites. – A 70 ans, l'auteur entreprend de narrer « quelques expériences liées à l'éveil de la conscience ». Il évoque pour cela divers lieux privilégiés tels Saint-Imier dans son étroit Vallon où mûrit le désir de partir, « faire face au monde, mettre à l'épreuve toutes les valeurs ». Il y aura l'Angleterre, puis les Etats-Unis. A vingt ans déjà, l'esprit gorgé de toutes les lectures possibles, l'érudit précoce devine ceci : « Plus que les sciences, l'émotion dit la vérité, une autre vérité : elle nous relie directement au cœur de la création, elle est le principe des religions et des arts, du savoir suprême et de la paix de l'âme ». Il sera donc poète et découvrira que « la poésie change l'homme comme la science change le monde ».

Très jeune encore, Tschumi a choisi ses maîtres et décidé de la nature de son œuvre future. Les Maîtres sont saint Augustin (lu dans le texte latin), Descartes, Pascal, Montaigne que j'oubliais, puis Rousseau. Plus tard, les grands de la littérature anglaise. Le projet : comprendre les Maîtres (palingénésie filiale), puis finalement vouloir « que ces avatars antérieurs, de toute époque et de toute langue, nous lient, nous agrandissent, nous avancent et enfin nous libèrent d'eux-mêmes dans la mesure où nous continuons leur voie, voilà le scandale miraculeux de la culture ! » Voilà fondée l'ambition. Tschumi comprendra bientôt qu'à ne se vouloir ni serf des puissants, comme Eliot, Maurras ou Ramuz, ni vagabond parasitaire tels un Rousseau ou un Rilke, sa vie sera celle d'une œuvre frappée d'interdit ; « chaque coup la recompose et elle s'achèvera quand son identité, enfin entière, trouvera qui la comprenne ».

Je n'ai encore évoqué que les prolégomènes de cette richissime confession culturo-spirituelle. Il faudra faire un sort au débat de la foi et de la raison, à celui de la liberté et de la responsabilité, enregistrer cette déploration : « Les vrais poètes n'ont guère de chances de trouver des lecteurs et d'être reconnus de leur vivant, même par leurs pairs, tandis que les chercheurs scientifiques font partie de confréries qui ne peuvent longtemps s'ignorer les unes les autres et de plus en plus reconnues et financées par le pouvoir politique. » Cela noté en passant, car si l'argument polémique n'est pas absent du livre, *Du fond du regard* traite essentiellement des thèmes universels qui alimentent l'inspiration et poétique et philosophique de l'auteur s'identifiant au VEILLEUR qui « sur son terre inexpugnable et désert, prend ses distances ». Figure idéale que le poète jurassien s'efforce vainement d'incarner. Les manifestations de

l'orgueil du créateur s'accompagnent ici d'aveux d'échec : « Qui ne m'ignore pas me marche sur les pieds et c'est à peine si je me baisse pour esquiver une raillerie..., répondre à une insinuation ou dissiper un malentendu. A quoi bon ? J'aimerais qu'on me laisse en paix. »

Je m'en voudrais de ne pas terminer cet article par une citation à la fois plus tonique et plus représentative du dernier livre de Raymond Tschumi. En voici une : « La littérature n'a pas d'autre mission que de *dévoiler l'être issu de la conscience*. L'écrivain ne peut être que celui ou celui qui dévoile plus d'être en fonction d'une conscience plus ouverte. Abondance, style, richesse, art, technique, etc. ne sont que des trompe-l'œil. La vacuité saute aux yeux plus que jamais. » (rlj)

Ed. L'Age d'Homme, 1996.

LE DÉJEU

par Alexandre Voisard

Avec son dernier recueil de vers, qu'il a intitulé *Le Déjeu*, Alexandre Voisard confirme ce que le lecteur savait. Il n'est pas l'homme d'une seule illumination brève et brutale. Son ambition, à l'image de celle des gens de son pays, le conduit à privilégier la durée, la lente maturation, le sillon que l'on ne se lasse pas d'approfondir et de prolonger. Bref, Alexandre Voisard a un dessein. Pour lui, la poésie a valeur d'instrument de la connaissance. Son but, à travers le mot est de dire, de nommer les choses ou, mieux encore, de créer, d'insuffler la vie à ces dernières. Comme il l'avait déjà fait pour *Repentir du Peintre*, il dit *poésie* à propos de *Déjeu*, et non poèmes ou poésies. La distinction, dans son esprit, est importante. Poèmes aurait pu laisser supposer que sont (qu'étaient) réunis en un seul volume un ensemble de pièces n'ayant pas nécessairement de lien entre elles. Poésies, au pluriel, fait penser à ces recueils que l'on composait autrefois à l'intention des enfants des écoles pour leur donner matière à exercer leur mémoire et, accessoirement peut-être, leur ouvrir le monde de la littérature. Mais c'est *poésie* que l'auteur a intentionnellement choisi, voulant dire ainsi qu'il a un propos, une intention, et que les différentes parties du livre forment un tout, ont une unité intérieure. Il s'en explique d'ailleurs dans un texte liminaire qui nous livre la signification de son titre. Le mot déjeu ne figure pas dans les dictionnaires, ce qui ne lui enlève d'ailleurs aucune once de légitimité. Le joueur de cartes l'utilise dans un sens très précis. Pour lui, le déjeu consiste à commettre intentionnellement une bévue afin d'inviter

son partenaire à vigilance et à lui faire comprendre ses possibilités réelles de jeu. Alors qu'elle pourrait induire en erreur celui à qui elle est destinée, parce qu'elle est convenue et qu'elle appartient à un code, la bévue devient au contraire moyen de communication et d'intelligence. Ainsi en est-il de la relation qui s'établit entre le poète et son lecteur. Celui-là a vocation d'engager celui-ci, par des voies détournées et difficiles parfois, celles de l'image et de la métaphore hardie, sur le chemin des associations fortes ou subtiles entre les choses. Lorsque la réussite est au rendez-vous, c'est alors la note parfaite, le moment de la révélation. Ce bref extrait n'en est-il pas une illustration ?

*Tant d'années passées
à courir le sens
en deçà du réel !
et le bruant dans la confusion des roseaux
d'un seul coup d'aile
t'explique l'incalculable
trajectoire du désir.*

On admire comment l'auteur réussit à rendre sensible ce fait : l'essentiel est affaire d'intuition, de fulgurance, mais aussi de retour à la vérité de la terre et du monde (le spirituel prend appui sur le charnel). Le poète nous le révèle ici avec une remarquable économie de moyens (le sens du style concis, fruit d'un travail opiniâtre sur le poème est bien ce qui frappe le plus chez Alexandre Voisard) à travers l'image du bruant *dans la confusion des roseaux* (la formule n'est-elle pas en elle-même pur ravissement ?), alors qu'il s'était jusque-là dérobé à lui *Tant d'années passées/à courir le sens*. Celui qui est capable d'un tel bonheur d'expression appartient assurément aux auteurs du premier rang.

Le Déjeu est formé de textes courts, ciselés, laissant deviner le souci de l'écrivain d'une langue parfaitement maîtrisée. C'est cette dernière qui donne au poème sa densité, une sorte de dureté (celle du diamant) qui en fait tout le prix.

Çà et là dans le recueil, sourd plus forte une inquiétude inspirée par la sensation (impression) de finitude. Peut-on en effet interpréter autrement les vers qui suivent :

*Penses-tu à ta mort prochaine
abeille lourde et repue
sur l'enclume du pré
l'aubépine te survivra
en de folles envolées de pollen
de fêtes en cérémonies
et de fourrées en buissons galants
c'est pour cela que nous t'aimons.*

L'association de la mort et des adjectifs *lourde* et *repuë* qui qualifient ici l'abeille sonne juste. Elle appartient en effet, bien que recherchée, au domaine de l'évidence. Quant à *l'enclume du pré*, image qui ne laisse pas d'étonner, elle pourrait traduire avec force une torpeur si intense qu'elle en acquiert une existence quasi solide, ou bien évoquer aussi un endroit où, dans le secret, se travaillent, se forgent et se détruisent les choses. Le dernier vers, par sa brièveté et sa simplicité, crée l'émotion : il distille un sentiment de douce mélancolie.

La strophe que voici renforce et noircit encore le tableau :

*Tu peux loucher vers les sources
te vautrer dans l'humus
qui déroule l'infini des dépouilles
tu peux te hisser jusqu'au toit
du vendredi au dimanche
c'est à la bouse que tu retournes
à ce gâteau de paille
à cet effluve qui te vit naître.*

Plus question de la note d'élégante nostalgie que souligne (qu'exprime) le dernier vers du poème précédent. Tout ici est net, cru, est-il juste d'ajouter désespéré ?

En opposition éclatent l'exubérance du renouveau, la certitude que tout recommence toujours, d'une certaine façon, dans le lent et inexorable écoulement du temps, une certitude qui trouve sa justification dans le devoir impérieux fait aux primevères et aux renoncules de renaître :

*Peu à peu le devoir de renaître
cambre primevères et renoncules
les anciens aux tempes de farine
fixent obstinément la porte
commence la longue veille
à la table autour des graines
on oublie les chants tristes
et transparents sur les couvains
c'est à peine si la couleuvre
bouge un brin dans notre souvenir.*

La poésie se distingue de la prose par un ton, celui du chant, une respiration, celle du sacré. Notre poète trouve instinctivement l'un et l'autre :

*L'ombre et la lumière
ne jouent pas l'une contre l'autre
fortune et infortune*

*il suffit d'un nuage prédateur
pour que s'allume
au noir du noyau de charbon
l'intuition astrale
d'une possible parole.*

Adeptes de la forme ramassée, Alexandre Voisard excelle dans le poème bref qui éclate soudain comme une pluie d'orage. Témoins, ces quelques vers :

*Une fois le jour
accoué à la colline
tu deviseras avec le merle
tu verras l'air
s'empourprer de mots rares.*

Le lecteur applaudit aux rapprochements de *la colline*, *du merle* et *des mots rares*. De trois images peu susceptibles en apparence de se rencontrer dans de telles conditions, il se dégage une authentique cohérence, signe de la réussite poétique.

Le dernier poème du recueil dit la nécessité (l'urgence pour utiliser un mot cher à l'auteur) du dépouillement, du retour impératif sur soi-même, prélude, *le moment venu à la terrifiante et nécessaire poussée des sèves*. Il commence par deux vers dont la couleur et le mouvement enchantent :

*Le temps est venu
de dire au revoir aux cerises
de desserrer les mâchoires
en retenant sur la langue
le doux noyau
qui réchauffe toutes les paroles
où nous reprendrons vie
le moment venu
dans la terrifiante et nécessaire
poussée des sèves.*

A travers le fruit noble et délicieux de la cerise, le poète évoque les infinies saveurs du monde sensible. Que grâce lui soit rendue. (phw)

Bernard Campiche, éditeur, 1997 (129 pages).

LA LUMIÈRE ET D'AUTRES PAS

par Pierre Voélin

Contrairement à celle du scientifique, la parole du poète n'est pas rationnelle et didactique. Elle ne vise pas à expliquer. Procédant par intuition et illumination, l'artiste tisse des liens nouveaux entre les choses à travers métaphores, rapprochements hardis, juxtaposition d'images qui éclatent parfois à la manière de flashes. Ce sont ces qualités (caractéristiques) qu'offre l'œuvre de Pierre Voélin, poète d'origine jurassienne, habitant présentement à Nyon et enseignant la littérature française à Fribourg. Ses poèmes ramassés, concis, mais aussi secrets, ne sont pas de ceux qui livrent leur parfum dès la première approche distraite. Ils se méritent par une lecture patiente et attentive. Voici comment il s'exprime à propos de sa démarche créatrice dans un texte dont le titre est *Sur deux nappes de silence*, un texte qui figure dans un ouvrage collectif intitulé *Arts poétiques*, publié par les Editions de La Dogana : « Acte de l'intériorité qui se saisit dans la flamme incertaine de l'instant, le poème est toujours bref, une pure commotion ; s'il vise juste, il nous aide à nous replacer dans le réel, à nous relancer dans la cacophonie du quotidien et le risque et la joie de vivre ». On ne peut mieux exprimer ce qu'il y a de fugace, de toujours précaire, d'inattendu aussi dans l'inspiration. L'image, l'association se saisissent au vol *dans la flamme incertaine de l'instant*. La poésie de Pierre Voélin est présence au monde. Le poète ne peut avoir plus haute ambition que de faire acte (œuvre) de mémoire et de plaider pour la part la plus noble de l'homme. Son dernier livre, *La lumière et d'autres pas*, s'ouvre sur une phrase empruntée à saint Jean de la Croix. On y devine des affinités avec le texte cité ci-dessus : « Elle (la source) appelle là toutes les créatures, et de cette eau s'abreuvent, quoique dans l'obscur, car c'est la nuit ».

Nous disions que la poésie de Pierre Voélin est exigeante, difficile d'accès. L'auteur semble en être conscient qui a pris l'habitude de donner quelques courtes indications en fin de volume, très ténues il est vrai, qui sont pourtant autant de repères (clés) facilitant la compréhension de l'œuvre. Il n'est pas indifférent de noter que *Tsarmine*, par exemple, est un lieu-dit valaisan, un col escarpé. On comprend mieux ainsi la présence récurrente de certains thèmes dans la première des trois parties composant le recueil : variations sur la neige, le blanc, le silence.

La suite que voici illustre la manière dont le poète s'approprie les images, les dispose côte à côte, créant ainsi émotion et beauté :

Rien
L'été se convulsant
à la commissure des glaces

*sinon le souvenir offert à la gloire
sinon les étages sans fin de l'espace*

*Debout contre le ciel les granits noirs
et gris – stèles sur les charniers
plus haut dans l'air les fillettes et leurs voix
elle vont percer l'œil des papillons*

O pitié – qu'elles s'invitent un jour à tes noces

Le lecteur est impressionné par la solidité des granits qui se dressent dans le paysage tels des *stèles sur les charniers*. Faut-il entendre ici les charniers de l'histoire ? C'est une hypothèse que l'on ne peut écarter après avoir lu le texte *Sur deux nappes de silence* dont il est question ci-dessus. L'auteur y évoque en effet la monstruosité des camps de concentration et de la solution finale, et fait devoir au poète d'en témoigner. L'ensemble du poème nous semble un bon exemple de l'approche par flashes évoquée ci-dessus.

Pourrait-on rester insensible aux quelques vers que voici :

*Langue et nuit – une fois deux fois
Trois fois soustraites au mensonge*

*langue et nuit – qu'elles soient fiancées
à la blancheur des bouleaux
aux parois du fleuve
au gel matinal*

et qu'elles nous reviennent

*Que les mains battent dans l'écorce
se réchauffent aux verdurees
à la candeur du lierre*

et qu'elles nous reviennent

*Qu'il aille d'un trait
le cœur cerclé de fièvres
se prendre à l'air du harfang*

et qu'il nous revienne

On se surprend, en les murmurant, à reconnaître une musique d'autrefois, entendue au Moyen Age déjà (une chanson de toile) mais aussi, plus près de nous, celle du *Pont Mirabeau* d'Apollinaire. C'est la

présence, trois fois répétée de l'expression *et qu'elles (qu'il) nous revienne (nt)*, si chargée de nostalgie, qui suggère ces rapprochements. La chanson de toile, qui est anonyme, date du XIII^e siècle. Elle commence ainsi : *Le samedi soir finit la semaine...*

Quant au Pont Mirabeau, qui ne se souvient de ces vers :

*Faut-il qu'il m'en souviennne
La joie venait toujours après la peine...*

Le lecteur trouve dans chacun de ces textes la même qualité d'émotion, le même plaisir esthétique raffiné.

Le petit poème que voici est empreint d'une noblesse aristocratique, nous avons envie d'ajouter, sacrée. On la doit peut-être aux images inspirées par le cheval. Le mouvement lent et solennel qui le porte en explique aussi la séduction.

*Et pour vêtir tes épaules avant de repartir
non pas le foulard d'ombre et d'écorces
mais l'azur et les robes alezanes*

*ni les galops ni les hennissements
ni le vent aiguisant les fers
rien – rien ne va manquer
à la simple promesse*

On goûtera encore ces quelques strophes :

*Le ciel un dôme
Les étoiles à la sauvette*

*sans défaut
les cris de l'enfant
où tu pénètres depuis toujours*

*sur la terrasse
le cheval à bascule
– son hennissement de bois*

*et toi l'oreille aux voix défuntes
seul et seul à genoux
humilié
serré dans les lés d'une aube étroite*

Les trois premières strophes plantent un décor, chacune apportant sa touche spécifique. La dernière nous ramène à l'essentiel qui est l'écoute des *voix défuntes*. L'association d'éléments en apparence disparates compose un ensemble solide, cohérent qui satisfait l'esprit autant que le sens de la beauté.

Nous ne résistons pas, pour terminer, au plaisir de mettre en exergue un dernier vers :

Dans les campagnes s'embrase l'été

Une ligne dont la poésie tient dans sa simplicité. Elle rend sensible l'ardente chaleur du jour qui engourdit et efface toute chose. (phw)

Ed. La Dogana, 1997 (61 pages).

Max Robert nous a quittés
Moubier et le Jura perdent un grand Musicien
Nous sommes réunis à présent au ciel
J'ai connu Max Robert en se mariant à Moubier il y a vingt-cinq ans.
Il avait près de soixante ans. Toute une vie déjà et intense, derrière

* Hommage prononcé à l'occasion de la mort de Max Robert le 7 novembre 1997, à la Collégiale
Saint-Germain de Moubier.

Les trois premières strophes plantent les décorations
chaque strophe admettra une rime à l'exception de la
une avec la rime à l'exception de la rime à l'exception de la
compose un ensemble solide, cohérent et spirituel que de
sens de la beauté.

Quant au Pont Mirabeau, qui ne se souvient de ces vers
Nous ne résistons pas, pour terminer, au plaisir de mettre en exergue
un dernier vers :

Fait-il qu'il m'arrive

La joie venant toujours après la peine

Dans les comparaisons d'inspiration l'air

Le lecteur trouvera dans ces quelques vers un exemple de
une ligne dont la poésie tient dans sa simplicité et sa clarté
l'absence d'aucun effet de sonorité et d'aucun effet de
non avons nous d'ailleurs d'ailleurs d'ailleurs d'ailleurs
par le cheval. Le mouvement est dans la simplicité et la clarté.

*Et pour voir les épaules avant de partir
non pas le fouet à ombre et à douceur
mais l'azur et les robes de soie*

*ni les galops ni les heulements
ni la vent mouvant les fers
rien - rien ne va marquer
à la simple promesse*

On goûtera encore ces quelques strophes

*Le ciel un dôme
Les étoiles à la sautoie*

*sans défaut
les cris de l'enfant
et la pénombre des yeux toujours*

*sur la terrasse
le cheval à bascule
- son heulement de bois*

*et toi l'oreille aux voix défuntes
seul et seul à genoux
humilie
serre dans les lés d'une robe étroite*